

de nos grandes et belles forêts ne nous seraient d'aucune utilité : et comme il ne paraît pas que la fertilité du sol souffre de la gelée, nous sommes en droit de supposer que nos hivers ont le même effet sur les productions particulières à notre climat, que le sommeil pour redonner de la vigueur au corps humain : et lorsque l'hiver a déposé son manteau de neige, le sol, "comme un géant dont les membres fatigués sont rafraîchis par le sommeil," puise une nouvelle force pour produire cette végétation rapide et luxuriante, qui rend inutile un été plus long. Et nous avons tout lieu de croire et espérer que notre climat s'améliorera sous ce rapport : Gibbon nous dit que "du temps de César, le Rhin et le Danube gelaient au point, que des hordes de barbares faisaient des irruptions sur la glace avec leur cavalerie et des charriots pesamment chargés,—fait dont il n'y a pas d'exemple dans les fastes de l'histoire moderne." La renne que l'on trouve maintenant au sud de la Laponie ou de la Sibirie, habitait alors la forêt d'Hyrcanie, au centre même de la Germanie et de la Pologne.

"Les forêts immenses qui interceptaient les rayons du soleil, et empêchaient ses rayons de réchauffer la terre, ont été défrichées, les marais desséchés ; et à mesure que le sol a été cultivé, l'air est devenu plus tempéré. Le Canada de nos jours est une peinture fidèle de l'ancienne Germanie. Bien que situé dans le même parallèle que les plus belles provinces de la France et d'Angleterre, ce pays éprouve le froid le plus rigoureux. Les rennes, (cariboux) s'y trouvent en grand nombre, la terre y est longtemps couverte d'une neige épaisse, et le grand fleuve St. Laurent y gèle régulièrement, dans une saison où la Seine et la Tamise sont ordinairement libres de glaces." N'oublions jamais que c'est plus à notre climat qu'à notre sol, que nous devons une récolte certaine et abondante de blé,—article de première nécessité pour les peuples civilisés, et de première importance pour le principal objet de notre commerce."

Mais avant d'essayer de maintenir la thèse que nous avons avancée à l'égard du St. Laurent, et de considérer l'influence qu'exercera cette voie sur les intérêts agricoles du Canada, lorsqu'elle aura été rendue navigable,—examinons d'abord la nature des améliorations apportées à sa navigation, et passons en revue l'état de son commerce passé et présent, afin de pouvoir nous former une idée exacte de ce que le commerce promet pour l'avenir. Ce sujet embrasse un cercle très étendu ; les intérêts agricoles du Canada sont les intérêts de la presque totalité de sa population dont les quatre-cinquièmes s'occupent directement d'agriculture,—presque tous dépendant d'elle pour trouver les moyens d'existence.

Toutes les considérations, soit étrangères ou domestiques, qui exercent l'influence même la plus reculée sur le commerce du Canada, doivent nécessairement affecter nos canaux et les intérêts agricoles d'un pays qui, déjà, produit un excédant de céréales, et auquel il est de la dernière importance d'ouvrir un marché pour l'écoulement de cet excédant. La politique suivie par l'état de New-York relativement à ses canaux, a été appelée par une bonne autorité, l'histoire politique de cet état ; heureux pour nous, si l'avancement commercial eût été le but principal de nos chefs politiques. Si l'on eût fait la dixième partie des efforts que l'on a employés avec tant de persévérance pour obtenir le gouvernement constitutionnel et la rotation des charges, et qu'on eût dirigé ces mêmes efforts vers l'abolition des restrictions commerciales et le développement du commerce du St. Laurent, nous jouirions depuis longtemps de cette liberté de commerce dont nous sommes maintenant redevables à l'égoïsme et à l'intérêt du manufacturier anglais. La prospérité commerciale peut supporter les taxes les plus lourdes, comme en Angleterre ; mais la négliger, c'est la tuer."

Erreurs et Préjugés Populaires.

Nous empruntons les remarques suivantes sur les causes des Erreurs et Préjugés populaires à un traité publié par M. de Wailly sur ce sujet. Il met l'ignorance, la faiblesse d'esprit et l'autorité au nombre de ces causes.

L'ignorance : le savoir est un flambeau ; l'ignorant marche dans les ténèbres ; c'est un aveugle qui ne peut se rendre compte d'aucun des objets qui l'environnent, ni de leur proximité, ni de leur étendue, ni de leur forme, ni de leur couleur. Mais, comme la cécité de l'intelligence, n'étant point incurable, est une honte, au contraire de l'autre, qui n'est qu'un malheur, l'aveugle intellectuel a la prétention de connaître ce qu'il n'est point en état de voir ; et sa vanité, qui ne suffit pas pour le décider à se guérir, lui fait illusion au point qu'il se croit clairvoyant et repousse outrageusement ceux qui s'offrent à lui servir de guides.

La faiblesse d'esprit : nous avons dit que l'ignorance était une honte, parce que c'était une infirmité dont il dépendait de soi de se guérir. Il ne faudrait pourtant pas donner un sens trop absolu à nos paroles ; car il est évident que l'ouvrier, qui est obligé d'employer douze heures par jour à un travail manuel, ne peut consacrer que bien peu d'instant à la culture de son intelligence. Il est évident aussi que les conditions ne sont pas seules inégales ; que les organisations ne le sont pas moins ; et que, s'il y a des gens qui n'ont pas les moyens d'avoir des lunettes, il y en a beaucoup dont tout l'art des oculistes et des opticiens ne saurait améliorer la vue. "Tel homme, dit Locke, n'est capable que d'un syllogisme, tel autre peut aller jusqu'à deux ; mais son intelligence ne pas passera ces bornes."

L'autorité : *ipse dixit*, le maître l'a dit. Sans la tendance que nous avons à nous fier au témoignage des autres hommes, le genre humain resterait plongé dans les ténèbres ; car que peut-on attendre d'une intelligence isolée, réduite à ses propres ressources ? Mais d'un autre côté cette tendance même est une source inépuisable d'erreurs : l'âge, la position, la fortune, la gravité du maintien, un ton doctoral, une robe noire suffisent pour donner créance à une foule d'erreurs qui se transmettent de générations en générations, et que le temps loin de les affaiblir, ne fait que consacrer : aussi le mot *idées reçues* n'est-il bien souvent que le synonyme d'erreurs.

Nouvelles et Faits Divers.

ACCROISSEMENT DE POPULATION AUX ÉTATS-UNIS.—Il est vraiment étonnant de voir la rapidité avec laquelle s'accroît la population de ce pays. Les terres se défrichent et les villages et les villes se fondent à l'Ouest comme par enchantement, tandis que l'Est et le Nord reçoivent une foule de nouveaux habitants. C'est aux États-Unis qu'affluent ces multitudes d'émigrants des divers pays de l'Europe, auxquels leur terre natale n'offre qu'une pauvre subsistance ou qu'un avenir incertain. New-York peut nous donner une idée assez juste de cette augmentation prodigieuse de population. Cette ville comptait en 1820, 123,000 habitants ; en 1830, 203,000 ; en 1840, 312,000 ; et à présent on dit que sa population s'élève à 600,000. C'est quelque chose d'inouï. Et cet accroissement prodigieux de la population de New-York n'est pas un fait isolé. C'est l'image fidèle de ce qui a lieu dans le pays entier.

INCENDIE DE L'IMPRIMERIE DU MONITEUR CANADIEN.—Nous avons appris avec d'autant plus de peine l'incendie de l'imprimerie du *Moniteur* que l'*Avenir* ne paraissant plus qu'irrégulièrement, ce journal était absolument nécessaire à la cause libérale et réformiste. Heureusement que cet accident n'arrêtera la publication de cette feuille que le temps qu'il faudra aux propriétaires pour retirer leurs assurances et remonter une imprimerie. Nous aimons à voir les sentiments qui les animent au milieu de cette rude épreuve.

"S'il n'y avait dans la balance qu'un pur intérêt personnel, disent-ils dans la feuille qu'ils ont envoyée à leurs abonnés, nous n'hésiterions peut-être pas ; nous en finirions avec une entreprise qui, jusqu'à ce jour, ne nous a donné que difficultés et déboires. Mais abandonner, au moment de la victoire ; abandonner, quand la cause que nous avons soutenue avec tant de conviction et d'amour est sur le point de triompher ; fuir les drapeaux de la démocratie quand la foule s'en approche ; laisser le champ de bataille, parce que nous avons été accidentellement désarmés ; oh non, il y a au